

Sébastien Theveny

UN FRÈRE DE TROP

Suspense

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-359-5406-2**

© Sébastien Theveny

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*À Paloma, ma petite sœur,
À qui le journalisme fit, un temps, de l'œil.
Elle comprendra...*

Prologue

La petite Lilie saisit son bonhomme Playmobil : c'était son occupation favorite depuis quelque temps, une des seules sur lesquelles elle parvenait à maintenir son attention. Cela ne lui réclamait pas trop d'efforts et semblait la ravir plus que tout.

Elle pouvait passer des heures avec ses bonshommes et leurs minuscules accessoires colorés : elle s'inventait des histoires, blottie dans son monde rien qu'à elle.

Le jeu symbolique lui permettait de compenser son retard de langage...

– Kiki ? Kiki ? demandait l'un des personnages en plastique, assis près d'une table basse jaune vif.

– Oui ! Petit kiki, très bon ! répondait invariablement l'autre personnage, dans cette mise en scène infantile.

Et Lilie souriait, souriait...

Innocente petite Lilie...

PREMIÈRE PARTIE

Du vent dans les voiles

Rien n'est encore écrit dans le marbre

Méditerranée, 15 juillet 1986

Allongés sur le pont en teck, les trois frères et sœur profitent des rayons chauds du soleil de la fin d'après-midi. Le voilier du père se balance mollement au gré des vaguelettes qui viennent lécher sa coque de bois clair ; les voiles ont été affalées, hormis la grand-voile qui a été bordée. Depuis qu'Édouard a validé son stage à l'école de voile des Glénans, imitant ainsi son aîné Pierre-Hugues, les sorties en mer se font plus fréquentes pendant l'été. La Côte d'Azur étant si fréquentée à cette période de l'année, les deux frères préfèrent s'éloigner des plages bondées de touristes et relâcher à quelques miles des côtes. Pierre-Hugues vient de fêter ses vingt-six ans, devançant son puîné de deux ans, tandis que Marie-Caroline, leur cadette qui les accompagne aujourd'hui pour la première fois, a juste vingt et un ans.

Voilà plusieurs années qu'elle réclamait de partir avec eux, mais le père s'était jusqu'à présent opposé à les laisser naviguer seuls. Chez les Lacassagne, on ne discute pas l'autorité du père ; et la mère n'a guère son mot à dire face à son époux. Charles Lacassagne, *self-made-man*, richissime homme d'affaires, promoteur immobilier dont la fortune s'estime en dizaines de millions, est respecté dans tous les cercles : que ce soit dans un conseil d'administration ou de famille, une salle des ventes, une soirée caritative, nul n'ose contester ses décisions. D'ailleurs, lesdites décisions ont souvent valeur de sages recommandations, et ceux qui les suivent savent qu'ils ont de grandes chances de réaliser de juteuses affaires.

C'est donc une grande première que cette sortie en mer. Les deux jeunes hommes ont promis de veiller sur leur petite sœur comme sur la prune de leurs yeux.

Le père les a accompagnés jusqu'au perron de la villa de Gorbio :

– Soyez prudents, les petits ! leur a-t-il lancé de la terrasse. Un accident est si vite arrivé ! Surtout, ne prenez pas de risques, et si le temps se gâte, vous vous cherchez un abri ! Je compte sur vous, et principalement sur toi, Pierre-Hugues : tu es l'aîné, c'est à toi qu'il revient de veiller sur ton frère et ta sœur... Allez, bon vent !

Puis Dominique, le chauffeur de la famille, a démarré la limousine, les conduisant jusqu'au port de Saint-Jean-Cap-Ferrat où ils possèdent un emplacement permanent. La petite Lilie a insisté pour les accompagner jusqu'au bord de la mer et les regarder lever l'ancre.

Marie-Caroline elle-même a commencé de suivre des cours de navigation aux Glénans. Elle est à bonne école, dans cette famille de passionnés de la mer. Une fois le bateau sorti du port et de la zone de plaisance, Pierre-Hugues lui a laissé la barre quelques minutes, le temps pour lui d'aller enfiler son maillot de bain dans sa cabine. Ils ont mis cap à l'ouest, et naviguent en cabotage, laissant la côte à tribord. Une fois passé le cap d'Antibes, ils ont piqué plein sud, pour gagner un peu le large. Passé les îles de Lérins de plusieurs miles, ils ont affalé les voiles, jeté l'ancre et piqué une tête dans la grande bleue, cette *Mare Nostrum* qui les a vus grandir, eux qui sont nés à l'hôpital Princesse-Grâce de Monaco, et dont les premiers pas se sont faits sur une plage, un pont de bateau ou un embarcadère.

Après quelques brasses, quelques longueurs de crawl et un rien de chahut, ils sont de retour sur le voilier.

– Caro, tu irais nous préparer une orangeade ? demande Pierre-Hugues, caché sous le chapeau de paille qui lui couvre le visage.

– Dis donc, vieux, rétorque la jeune fille, je ne suis pas votre boniche ! En mer on a dit : pas de capitaine, tous matelots !

– Bien vu, sœurlette ! rigole Édouard. Mais j'y pense, c'est plutôt l'heure de l'apéro, non ?

– Doudou, poursuit Pierre-Hugues à l'adresse d'Édouard, tu as eu là une parole de la plus grande sagesse ! Je pique une dernière petite tête pour me rafraîchir et après ça, on lance les festivités. Le vieux n'est pas là pour nous chaperonner !

Joignant le geste à la parole, il se dirige vers tribord, se dresse droit comme un i, les deux bras levés au-dessus de la tête dans un plongeon

parfaitement maîtrisé, il entre dans l'eau étale avec à peine quelques éclaboussures.

Cependant, Marie-Caroline se lève à son tour, lance un demi-sourire à Édouard puis descend dans le carré pour préparer les boissons. D'en bas, elle demande :

– Doudou ? Qu'est-ce que je te sers ?

– Un verre de bordeaux, *please* !

– Et pour Pierrot ?

– Je pense qu'il va vouloir son petit verre de whisky. Tu sais bien que le pur malt, c'est son péché mignon...

– Tout le monde le sait ! bougonne Marie-Caroline. Le vieux le premier, qui partage avec lui son petit nectar du dimanche midi, à l'heure du digestif. Le papa et son aîné chéri, tous les deux vautrés dans leurs gros fauteuils de cuir, autour du petit guéridon de la bibliothèque, avec leurs verres de dégustation au fond lesté... Le patriarche et son successeur...

– Arrête de râler ! tempère Édouard en passant la tête par l'ouverture du carré. On verra bien quand il devra reprendre les rênes, s'il a les épaules assez larges... Et puis, ce n'est pas encore fait, hein...

– Ouais... Tout ça parce qu'il est né le premier et que c'est un garçon. Un peu vieux jeu, non ? La loi salique a été abolie depuis des siècles, il me semble !

– Caro !... On a dit qu'on profitait de cette sortie ensemble pour faire la paix, hein ? On arrête de se chamailler... Allez, profite. On est bien là, tous les trois, on n'a pas trop à se plaindre quand même, non ? Un voilier rien que pour nous, la Côte d'Azur, le soleil, l'empire du père qui nous tend les bras, y a plus malheureux !

– Je ne dis pas le contraire. Je regrette seulement qu'il n'y en ait que pour lui. Pierre-Hugues par-ci, Pierre-Hugues par-là. Et venez que je vous présente mon fils, monsieur le préfet. Vous connaissez Pierre-Hugues, monsieur le sénateur ?

– Ha, ha, ha ! J'adore quand tu prends ta voix de stentor pour imiter le vieux, s'esclaffe Édouard. On s'y croirait, sœurlette ! T'as jamais pensé à faire carrière dans le *show-business* ?

– Ah oui, tiens ! Je me verrais bien *girl* dans une revue du *Crazy Horse*. Je vois déjà la tête de monsieur Charles Lacassagne, dont la fille ferait la une des magazines, les seins à l'air et une plume dans le derrière ! Tiens, chope les bouteilles, je monte les verres et les glaçons.

– Et quelques cacahuètes ! lance Édouard du pont.

Tandis qu'ils installent l'apéritif, Pierre-Hugues grimpe à l'échelle à la poupe du voilier, ses cheveux d'un noir de jais ramenés en arrière, le corps musculeux et bronzé des oisifs qui ont le temps de prendre soin d'eux, et de profiter de la salle de musculation privée de la villa familiale. Jeune, beau, d'un type méditerranéen qu'il tient de sa mère Lucie, et surtout potentiellement fortuné, l'aîné des Lacassagne est promis à un beau mariage. Mais pour le moment, cela ne semble pas l'intéresser beaucoup. Il séduit souvent, conquiert régulièrement, mais ne s'attache jamais, au grand dam du père qui le verrait bien épouser une riche héritière afin de doubler le patrimoine ! Il organise d'ailleurs souvent des soirées avec tel ou tel industriel, politique ou prince étranger dont la fille cherche à se marier... Mais Pierre-Hugues est trop épris de liberté pour se laisser déjà passer la bague à l'annulaire.

Édouard, quant à lui, a hérité d'un physique moins... avantageux. Doté de facultés intellectuelles très acceptables, proportionnelles à une myopie très prononcée, ses lunettes de binoclard s'accordent avec ses cheveux blonds bouclés et un teint clair qu'il tient de son père. Il fréquente depuis deux ans Julie Schneider, une jeune et jolie fille de famille modeste, qu'il a rencontrée à la faculté des sciences économiques de Nice, où ils partagent des cours magistraux. Le mariage n'est pas encore évoqué, ils profitent de leur jeunesse, mais la jeune fille plaît au vieux, bien qu'elle ne soit pas riche. Et puis Édouard n'est que le benjamin, après tout ! Pas de grandes attentes, donc...

Marie-Caroline, la petite dernière (si l'on excepte Émilie qui est tellement à part, la pauvre petite...), la poupée à sa maman, est une très belle rousse au visage piqueté de taches de son. Les garçons lui tournent autour depuis que ses quinze ans lui ont donné un corps de femme. Mais elle les laisse faire et, s'ils se font trop entreprenants, elle fuit. Marie-Caroline aime sa liberté, ses livres et le cinéma, surtout les films de Jacques Rivette, François Truffaut et Éric Rohmer, cette Nouvelle

Vague qui n'est plus nouvelle, mais qui sait filmer les femmes et l'amour. Marie-Caroline est une romantique qui épousera un prince charmant, à condition que le vieux lui accorde sa bénédiction !

– Alors, ce petit Scotch ? demande Pierre-Hugues en posant le pied sur le pont de bois.

– Mais il est tout prêt à être décanté, Monseigneur ! ironise Édouard en exagérant une courbette ridicule.

Pierre-Hugues se jette sur lui, tout ruisselant, et frictionne vigoureusement la tignasse frisée de son cadet :

– Arrête tes singeries, petit frère.

Les deux jeunes hommes s'amuse ainsi, tels deux chatons, à se courir après, à s'attraper et à se chamailler comme ils le faisaient, enfants, sous l'œil mi-amusé, mi-blasé, de Marie-Caroline. Ces derniers mois ont été assez tendus entre eux et, depuis qu'ils ont décidé d'enterrer la hache de guerre, ils semblent retrouver l'innocence de leur jeunesse. Laissant derrière eux les querelles intestines et les jalousies stériles... Ligués pour le meilleur ? Pour éviter le pire ?

– Eh! les gars, n'allez pas nous faire chavirer avec votre chahut ! plaisante-t-elle, par-dessus le clapotis des vagues qui lèchent par intermittence la coque du voilier.

La mer, plate jusqu'alors, commence à moutonner un peu. Le ciel, immaculé durant l'après-midi, se couvre peu à peu de nuages, précipitant la venue du crépuscule. La nuit risque d'être plus agitée que prévu.

Finalement, ils s'installent ensemble autour d'une table basse sur laquelle trois verres les attendent, prêts à être emplis. Édouard attrape la bouteille de bordeaux, en remplit son verre et celui de Marie-Caroline. Puis il dévisse la bouteille de whisky pour servir à son frère son nectar favori.

Pierre-Hugues l'interrompt soudain, au moment où le goulot touche le bord du verre :

– Attends ! Pour fêter notre réconciliation et sceller notre pacte secret, je vais trinquer avec ce bon bordeaux, comme vous.

Édouard sourit, ravi de ce geste conciliant et symbolique. Il referme la bouteille de spiritueux et lui sert à la place un beau ballon de Saint-Émilien.

– On n’est pas bien, là ? s’émerveille Pierre-Hugues en contemplant son verre de vin à la lumière des derniers rayons du soleil. Vous n’avez pas l’impression d’être des privilégiés ?

– Ouais, dans le style : le monde est à nous, répond Édouard. Mais n’oublions pas que sans la fortune du vieux : pas de voilier, pas de nuit en mer !

– Et imaginez : pour payer nos études, poursuit Marie-Caroline. Il nous faudrait bosser tous les étés et tous les week-ends au lieu de flemmarder au large autour d’un bon apéro !

– Au vieux ! trinquent-ils en chœur.

Une heure plus tard, le niveau de la bouteille a bien baissé et l’ambiance est montée d’un cran. Pendant tout ce temps, ils ont tiré des plans sur la comète autour de la galaxie Lacassagne. L’alcool aidant, ils ont imaginé le devenir de l’empire familial, lorsque le patriarche aurait passé la main, si ce n’est l’arme à gauche ! Mais l’échéance paraît tellement lointaine ! À quand la passation de pouvoir ? Et qui tiendra les rênes ? Qui sera le prochain magnat de l’immobilier azuréen et des investissements *offshore* juteux ? Quel prénom sera accolé au patronyme Lacassagne sur les relevés de comptes domiciliés au Luxembourg, aux îles Caïman ou à Zürich ?

Rien n’est encore écrit dans le marbre, mais dans l’esprit du père, le successeur naturel ne peut être que l’aîné mâle, Pierre-Hugues Lacassagne.

Jusqu’ici, les deux puînés n’ont jamais fait montre de jalousie, mais maintenant qu’ils sont adultes, certaines questions commencent à naître dans leur esprit, relatives au partage des richesses accumulées. Ce ne sont que des supputations, mais elles sont légitimes et prennent, chaque année, plus d’épaisseur.

– *Call me Captain* ! tonne Pierre-Hugues en brandissant son verre de bordeaux tel un sceptre.

– Tu rêves ! rétorque Édouard. Pas de hiérarchie chez nous ! Tous égaux !

– Tous égaux face à notre ego ! poursuit Marie-Caroline, du tac au tac.

– Bravo maître Capello... rigole Pierre-Hugues. Ta voie est toute tracée : la prochaine animatrice des *Jeux de 20 heures* est née.

– Bande d'ignares, s'insurge la jeune fille après une rasade de son bordeaux. À vos yeux, il n'y a que les chiffres qui comptent, pas vrai ?

– *Yes, Madam* ! clame Édouard. Surtout lorsqu'il y a plein de zéros !

– Avant la virgule ! enchaîne Pierre-Hugues en s'esclaffant.

– Bon, c'est pas le tout, interrompt Marie-Caroline. On boit, on boit, mais il faudrait penser à manger autre chose que des cacahuètes.

– Descends dans la cambuse, femme ! tonne Pierre-Hugues. Va nous préparer une poularde, et que ça saute !

La jeune fille soupire, hausse dédaigneusement les épaules, mais descend tout de même leur chercher de quoi éponger cet alcool. Elle remonte quelques instants plus tard avec, sur un plateau, une belle miche de pain de campagne, quelques boîtes de sardines à l'huile et de maquereaux à la tomate.

– C'est ça ton festin ? s'étonne Édouard. On ne va pas s'étouffer, dis donc !

– Cher Monsieur, rétorque Marie-Caroline avec emphase. Ne vous a-t-on pas enseigné qu'il convenait de petit-déjeuner comme un roi, de déjeuner comme un prince et de souper comme un mendiant ?

– La mendicité est interdite sur ce voilier ! s'insurge faussement Pierre-Hugues. Bon, allez, faisons contre mauvaise fortune bon cœur et regalons-nous de cette modeste, mais succulente pitance !

Il ouvre une des boîtes de sardines, coupe une large tranche de pain et étale dessus le poisson huileux. C'est un régal, frugal certes, pour les yeux et les papilles des pseudo-navigateurs au long cours.

Au-dessus de leurs têtes, les nuages s'amoncellent et le vent commence à forcer. Le voilier, d'une longueur de quinze mètres, se balance au gré des vagues qui gonflent. Avec leur esprit qui s'embrume, ils ne prêtent plus attention aux conditions météorologiques. Ils devraient, pourtant, car dans quelques heures, deux ou trois tout au

plus, leur embarcation, toute luxueuse soit-elle, sera bringuebalée de bâbord à tribord. La sagesse voudrait qu'ils hissent les voiles maintenant et qu'ils mettent le cap sur leur port d'attache. Mais la sagesse n'est pas la première des vertus pour qui a déjà au moins six ou sept verres d'alcool dans le sang...

En dépit du bon sens, et à son insu, Marie-Caroline ressert à Pierre-Hugues un nouveau ballon de Saint-Émilien : la deuxième bouteille est déjà presque vide. Les yeux du frère aîné commencent à pétiller par leur absence. Il paraît étranger à ce qui l'environne, un air vaseux brouillant son visage.

La nuit est tombée déjà et les boîtes de sardines sont aussi vides que les bouteilles. Du pain, il ne reste que quelques miettes qu'emporte le vent et qu'engloutissent les vagues.

Une heure plus tard, les trois navigateurs assoupis sont brusquement réveillés par une bourrasque plus forte que les autres. Le voilier tangué et penche dangereusement à bâbord, tirant sur la chaîne qui retient l'ancre au fond. Les embruns rendent le pont de bois glissant et les appuis hasardeux. Marie-Caroline et Édouard sont les premiers à émerger de leur torpeur tandis que Pierre-Hugues peine à retrouver ses esprits. Deux bouteilles de bordeaux après une journée chaude et ensoleillée, ce n'était peut-être pas la meilleure des posologies contre le mal de mer !

– Qu'est-ce qu'il se passe ? bredouille-t-il à l'adresse de son frère et sa sœur.

– On s'est laissé surprendre par la météo, frangin, lui explique Édouard en se dirigeant vers le mât. Si on ne bouge pas, ça risque de secouer comme dix mille diables, d'ici peu ! Caro, descends dans la cabine, assure-toi que rien ne puisse valser là-dessous.

– Reçu, Capitaine ! acquiesce-t-elle.

– Pierrot, ça va aller ? Tu te sens capable de m'aider à hisser les voiles ? Faut qu'on rejoigne la terre ferme, tant pis pour le projet de nuit en mer...

Au loin, un éclair zèbre le ciel noir, comme pour ponctuer la fin de leur périple fraternel.

– Merde, grogne Pierre-Hugues en se frottant le visage. J’ai l’impression d’avoir un casque de plomb et la tête à l’envers. Méchant, ce Saint-Émilien ! J’aurais mieux fait de rester sur une valeur sûre avec le whisky... Question d’habitude, sans doute.

– Allez, secoue-toi, bordel ! Occupe-toi du guindeau pour relever l’ancre pendant que je détache la voile. C’est à ta portée ?

– Eh, oh ! Tu ne me parles pas comme ça. Mais pour qui tu te prends, là ? Je ne suis pas crétin, je sais naviguer depuis un peu plus longtemps que toi, non ?

– Ah ! voilà le retour de monsieur Vantard... Monsieur Supérieur ! rétorque Édouard en avançant brusquement vers son frère.

– La ferme, Doudou, c’est pas le moment !

Mais Doudou est remonté, comme si ses rancœurs refoulées jusqu’alors resurgissaient. L’alcool semble l’avoir désinhibé, et la panique, l’avoir libéré.

– J’en peux plus de ta supériorité, Pierrot ! Ça fait des années que tu tires toute la couverture à toi ! crie Édouard en repoussant violemment son aîné.

– Mais qu’est-ce que tu racontes ? Tu as trop bu, Édouard...

– Tu es le chouchou de Papa... Il n’a d’yeux que pour toi. Ne me dis pas que tu n’as pas remarqué ? Pourtant, s’il savait !

– Mais qu’est-ce que tu racontes ? Arrête tes délires, OK ?

À cet instant, une vague plus grosse que les précédentes passe par-dessus le bastingage et fouette Pierre-Hugues en plein visage. Il tombe à la renverse et se retrouve couché sur le pont détrempé.

– Ouah ! Elle était balèze, celle-là, grommelle-t-il en se redressant. Caro, ferme bien les écoutilles !

Un claquement sec lui confirme qu’elle a bien reçu la consigne.

– Allez, tempère le grand frère à l’adresse d’Édouard. On se calme et on s’occupe de garder ce bateau à flot. Nous réglerons nos comptes plus tard...

– J’y compte bien, bougonne Édouard en jetant un regard noir à son frère.

La vague salée qu'il a encaissée semble avoir redonné un coup de fouet à Pierre-Hugues et il parvient, avec quelques efforts pour tenir d'aplomb, à lever l'ancre afin de regagner le port.

Le bateau est à présent libéré mais dérive sous le vent dont il restera esclave, tant que la voile n'aura pas été hissée. Alors seulement, le pilote pourra reprendre le contrôle de l'embarcation. C'est précisément ce qu'Édouard tente de faire. La corde retenant la voile a été déroulée et celle-ci est rapidement hissée. Le triangle de tissu se forme, mais reste à maîtriser la bôme, la barre horizontale qui permet de l'orienter en fonction des vents et du cap souhaité.

Soudain, une embardée déstabilise le bateau et la bôme échappe malencontreusement à la poigne d'Édouard. Elle décrit alors un arc de cercle, à la manière d'une batte de baseball et, dans sa trajectoire courbe, heurte brutalement la poitrine de Pierre-Hugues qui traversait le pont pour prendre les commandes à la barre.

La violence du choc le jette de nouveau au sol, lui coupant la respiration. Mais le pont est mouillé et le voilier penche à bâbord : Pierre-Hugues glisse inexorablement vers la mer tourmentée sans trouver la force de s'agripper. Édouard a suivi la scène sans pouvoir intervenir, comme paralysé par l'émotion, mais soudain se secoue et crie :

– Pierrot ! Accroche-toi !

D'un bond, il fonce vers son frère aîné qui continue de glisser. Déjà, ses jambes pendent en dehors du bateau et les vagues lui fouettent les cuisses. Édouard parvient *in extremis* à empoigner Pierre-Hugues, tout en s'agrippant à un barreau du bastingage.

– Me lâche pas, Doudou ! crie Pierre-Hugues.

Édouard ne répond rien, il semble ne pas avoir entendu tant le vent souffle fort à leurs oreilles. Il se contente de fixer son frère droit dans les yeux tandis que leurs doigts entremêlés se crispent dans l'effort pour assurer la prise et empêcher Pierre-Hugues de disparaître dans la mer.

Le bateau dérive, les voiles claquent, le mât se balance. À ces bruits mécaniques s'ajoute le vacarme des éléments : les vagues se brisent sur la coque, la proue du voilier plonge brusquement dans les creux, et le vent hurle dans la nuit sans étoiles.

Édouard, sans espoir, appelle à la rescousse :

– Carooo, à l'aide !

La cadette, dans la cabine, n'a pas pris conscience du drame qui se joue sur le pont et l'appel de détresse de son frère ne parvient pas jusqu'à elle, tant elle est occupée à sécuriser tout ce qui pourrait représenter un danger. Plusieurs secondes cruciales s'écoulent avant qu'enfin, par un des hublots, elle aperçoive des ombres qui s'agitent et lui font penser à des jambes qui battent dans le vide. Aussitôt, elle se lance vers le pont.

Là-haut, au cœur des éléments en furie, elle distingue les deux hommes, l'un allongé à plat ventre sur le pont glissant, l'autre suspendu dans le vide, seulement retenu par la poigne du premier. Titubante, elle se jette sur la seconde main de Pierre-Hugues.

Mais elle ne l'atteindra jamais, car, à l'instant où elle croit y parvenir, les doigts de Pierre-Hugues s'échappent, comme au ralenti, de l'étreinte d'Édouard.

Dans un cri étouffé par le vent, Pierre-Hugues Lacassagne, fils aîné de Charles Lacassagne, le magnat de l'immobilier sur la Côte d'Azur, disparaît dans les eaux sombres de la Méditerranée.

Comme hébétés, Édouard et Marie-Caroline restent pétrifiés, allongés sur le pont, les bras ballants au-dessus du vide, le regard perdu vers les profondeurs marines qui viennent d'engloutir leur frère...

En état de choc

Le téléphone retentit en pleine nuit sur la table de chevet. Émergeant d'un sommeil lourd et agité, Charles Lacassagne maugrée d'une voix caverneuse :

– Allo ?

– Monsieur Charles Lacassagne ?

– C'est bien moi, que me voulez-vous à pareille heure ?

– Gendarmerie nationale, brigade de Théoule-sur-Mer.

– Que se passe-t-il ?

– Vous êtes bien le père de Pierre-Hugues Lacassagne ?

– C'est bien moi, oui, pourquoi ?

– Votre fils a été victime d'un accident...

– Qu'est-ce que vous voulez dire par... un accident ?

– Écoutez, Monsieur Lacassagne. Je ne peux vous en dire plus par téléphone. Nous avons ici avec nous votre fils Édouard et votre fille Marie-Caroline, tous les deux en état de choc. Il serait préférable que vous veniez à la brigade... Avez-vous un moyen de transport ?

– Bien sûr, j'arrive tout de suite.

Charles Lacassagne bondit du lit et manque trébucher en se prenant les pieds dans les draps. Il s'habille en hâte tandis que Lucie, son épouse qui dort dans la chambre adjacente, apparaît dans l'encadrement de la porte de communication :

– Charles ? Que se passe-t-il ? demande-t-elle, inquiète.

– Je dois aller à Théoule. Pierre-Hugues a eu un accident.

Lucie étouffe un cri en plaquant une main sur son visage :

– Mon Dieu... Est-ce grave ?

– Je ne sais pas encore... Édouard et Marie-Caroline sont déjà sur place, à la gendarmerie, apparemment en état de choc.

– Mais que s’est-il passé ? Mon Dieu, pourquoi ne m’écoute-t-on jamais dans cette maison ? Je craignais cette sortie en mer... Nos enfants, seuls...

– Tais-toi ! Ce ne sont plus des enfants, ils sont tous les trois adultes ! Et ce n’est pas le moment de s’apitoyer : il faut agir ! J’y vais.

– Attends-moi, j’enfile quelque chose...

– Lucie... Il serait préférable que tu restes ici... Pour toi, comme pour Lilie. Qui va la garder ?

– Je peux faire revenir Brigitte... Je suis certaine qu’elle acceptera.

Charles arrête sa femme d’un geste ferme, la saisissant au poignet :

– Reste là ! Les brigades de gendarmerie, la nuit, ne sont pas des lieux que doivent fréquenter les dames comme toi... Je vais gérer.

Sachant qu’elle n’aura pas le dernier mot, Lucie abandonne, se dirigeant dans la chambre de la petite Émilie, six ans, qu’elle regarde dormir paisiblement, étrangère à l’agitation qui règne alentour.

De son côté, Charles réveille son chauffeur, qui le conduit, tambour battant, du petit village de Gorbio jusqu’à la gendarmerie de Théoule-sur-Mer.

Une heure plus tard, il parvient dans les locaux austères de la gendarmerie. Un brigadier vient à sa rencontre :

– Monsieur Lacassagne, le brigadier-chef Petrucci vous attend. Suivez-moi, je vous prie.

Lorsqu’il pénètre dans le bureau, Charles aperçoit immédiatement Marie-Caroline, qui se précipite sur lui :

– Oh ! Papa ! C’est affreux !

Elle éclate en sanglots sur la poitrine large de son père. Caressant tendrement sa chevelure rousse, Charles la berce doucement :

– Là... là... c’est fini... Je suis là...

Il jette un regard en direction d’Édouard qui, lui, est resté prostré sur la chaise faisant face au brigadier-chef.

– Édouard ? Tu vas bien ?

– Père... J’ai essayé... Je n’ai rien pu faire, je suis désolé...

– De quoi parles-tu ?

À cet instant, Petrucci s’invite au cœur des retrouvailles familiales :

– Monsieur Lacassagne... Asseyez-vous, je vous prie. Je vais vous expliquer ce que nous savons déjà. Votre fils et votre fille ont atterri ici complètement paniqués. Ils nous ont déclaré que leur frère, Pierre-Hugues, était tombé à la mer et que, malgré plusieurs tentatives pour le repêcher, ils n’ont rien pu faire. Il faut dire que la nuit et la météo exécration rendaient l’exercice quasiment impossible. Sur les indications d’Édouard, nous avons envoyé des patrouilleurs quadriller la zone supposée de la chute. À cette heure, toujours rien... Je suis désolé, Monsieur, mais chaque minute compte et je crains que l’espoir s’amenuise de pouvoir repêcher votre fils vivant...

Charles écoute stoïquement le brigadier-chef. Il ne desserre pas son étreinte autour des frêles épaules de Marie-Caroline qui sanglote.

– Jeune homme, interroge Petrucci. Pouvez-vous me redire vers quelle heure l’accident s’est produit ?

Édouard émerge de sa torpeur :

– Je dirais aux alentours de minuit : l’obscurité était déjà tombée depuis presque deux heures, je pense.

– Qu’avez-vous fait, alors ? Avez-vous plongé, ou lancé une bouée de sauvetage ?

Édouard hésite.

– Oui, j’ai lancé une bouée, mais à l’aveuglette. Je ne voyais pas à deux mètres. Aucune trace de mon frère. J’ai bien pensé à plonger, mais, vous savez, dans ces conditions, j’ai eu la frousse de me noyer moi aussi.

– Je comprends, opine Petrucci. La voix de la sagesse : la mer est remplie de héros morts !

– Vous savez, je n’arrivais plus à penser de façon cohérente... Qu’est-ce que je devais faire ? Plonger au secours de mon frère et laisser ma petite sœur toute seule sur un voilier qu’elle sait à peine piloter, en pleine tempête ?...

– Avez-vous envoyé des feux de détresse ?

– Oui, il me semble.

– Il vous semble ?

– Je ne sais plus très bien, Monsieur le brigadier-chef. Je suis si bouleversé, je me sens épuisé.

Petrucci hoche la tête, pensif. Marie-Caroline intervient :

– C'est moi qui ai lancé une fusée de détresse...

– S'agissait-il d'une fusée parachute, de feux à main ou de fumigène ?

– Une fusée parachute...

– Bien. Après cela, vous avez enclenché la balise Argos ? Votre voilier en est équipé, n'est-ce pas ?

– Absolument ! intervient Charles qui parvient seulement à retrouver la force de parler. Nous avons été parmi les premiers à nous en munir.

– Intéressant, soupire Petrucci. Le temps pour nous d'intercepter le signal et d'envoyer les patrouilles de sauvetage en mer, il nous a fallu presque une heure, bien que nous ayons été les plus proches. Monsieur Lacassagne, vos enfants avaient-ils l'habitude de sortir seuls en mer à bord de votre voilier ?

– Ce n'était pas la première fois que mes fils prenaient la mer seuls. Cela fait plusieurs années qu'ils cabotent à deux. En revanche, ils n'avaient encore jamais emmené leur sœur.

Tout en parlant, il continue à dorloter Marie-Caroline.

– Elle se faisait une telle joie de les accompagner. N'est-ce pas, ma chérie ?

– Oh ! oui Papa ! La sortie avait pourtant si bien commencé... On riait, il faisait beau, ils m'ont même laissé tenir la barre quelques minutes.

– Ma fille est déjà très douée, s'enorgueillit Charles.

Le gendarme griffonne quelques notes tandis qu'Édouard reprend :

– Et puis le temps s'est gâté, tout est devenu incontrôlable.

C'est le moment que choisit Petrucci pour lancer :

– Et puis, vos réflexes étaient devenus moins bons...

– Que voulez-vous dire, Monsieur l'agent ? s'étonne Charles.

– Ce n'est pas moi qui le dis... Ce sont les tests d'alcoolémie que j'ai reçus il y a quelques instants... Jeunes gens : il y avait de l'alcool à bord, n'est-ce pas ?

Marie-Caroline et Édouard se consultent, le regard paniqué, comme pour jauger ce que l'autre va dire ou taire :

– Quelques bouteilles, reconnaît le jeune homme, piteux.
– Suffisamment pour vous brouiller l'esprit et amoindrir votre vigilance.

– Quel taux ? veut savoir le père. Je leur avais bien interdit d'emporter de l'alcool fort...

– Pas suffisant pour être condamnable... semble regretter Petrucci.

– Que va-t-il se passer, à présent ? demande Charles.

Petrucci s'extirpe de son fauteuil et rejoint les Lacassagne de l'autre côté de son bureau :

– Le mieux serait d'aller vous reposer, tous les trois. Les patrouilleurs vont continuer à draguer la zone. Nous allons également tenter de recueillir d'éventuels témoignages de pêcheurs ou de plaisanciers qui auraient pu se trouver sur zone ou non loin... Mais avec ce gros temps qui a un peu surpris tout le monde, j'ai peu d'espoir, à vrai dire... Votre voilier a été ramené au port de la rague de Théoule. Pour le moment, il reste sous notre garde : nous devons procéder à certaines constatations légales... Pour ce soir, le temps de signer les dépositions et je vous laisse rentrer chez vous.

Lorsqu'ils reviennent à la villa familiale sur les hauteurs de Gorbio, le jour s'est déjà levé.

La famille Lacassagne compte un membre de moins...

Un pied devant l'autre

Les jours passent, moroses et douloureux pour les Lacassagne qui se confinent dans leur villa de l'arrière-pays niçois, comme pour fuir l'attraction fatale des eaux troubles de la Méditerranée, cette traîtresse qui leur a volé Pierre-Hugues.

Édouard et Marie-Caroline errent, l'œil sec et triste, dans les pièces silencieuses de la grande maison en pierre de taille. Ils doivent se rendre une ou deux fois à la gendarmerie pour suivre la procédure, mais, dans l'ensemble, ils traînent leur peine et leur culpabilité.

Charles reste digne malgré le chagrin et continue d'assumer ses obligations professionnelles, se rendant au siège de sa holding, au cœur du Vieux-Nice. *Business is business*, comme il l'entend souvent dire par ses homologues américains.

Lucie est inconsolable de la perte de son premier enfant, celui qui lui ressemblait tant, de physique comme de caractère, qui avait hérité de ses traits de Transalpine, de son sourire qu'elle avait, jusqu'ici, radieux. Elle traîne ses yeux rougis de larmes et ses paupières lourdes de sommeil manqué, du matin au soir, espérant une bonne nouvelle qui n'arrive jamais.

Enfin, la petite Lilie, la pauvre : que comprend-elle à tout cela ? Du haut de ses six ans, avec son air perdu...

Aux jours succèdent les semaines.

Aux espoirs succède le désespoir.

Aux doutes succède la certitude... que tout est fini.

Cinq semaines sont passées, aucun témoignage valable n'est venu leur redonner de l'espérance, aucun corps n'a été vomi par la mer gloutonne, aussi décide-t-on d'organiser une cérémonie à destination des disparus en mer.

Les Lacassagne, en fervents catholiques, très fidèles aux offices dominicaux, souhaitent rendre un dernier hommage à celui qui était des

leurs et qui ne le sera désormais plus qu'en pensée et dans leur souvenir. Ils croient en une forme d'au-delà, d'où Pierre-Hugues voit probablement leur douleur et leur manque. Par cette cérémonie spécifique, ils espèrent communier avec son esprit puisque son corps n'est plus.

Monseigneur Poirier, l'évêque de Nice, est un ami de la famille ; aussi accepte-t-il de célébrer la messe.

Habituellement, ce genre de manifestations rend hommage à l'ensemble ou à un groupe de marins, militaires, civils ou sportifs, disparus en mer dans l'exercice de leur métier, de leur fonction, ou de leur passion.

Mais l'entregent et la générosité des Lacassagne envers l'Église leur permettent d'en faire une célébration privée.

La famille Lacassagne au grand complet, à savoir Charles et Lucie ainsi que leurs enfants Édouard, Marie-Caroline et même la petite Émilie, prend place à bord de l'avisio Chéron de la Marine nationale, qui quitte le port de Toulon.

Le premier adjoint au maire de Nice les accompagne, de même qu'un porte-drapeau, un trompette et un jeune tambour, plus une cohorte de personnes influentes de la région, dont la plupart se disent amis du millionnaire. On y rencontre des politiciens, des industriels, quelques célébrités du show-biz : en tout, presque une cinquantaine de personnes naviguent en direction de la zone où Pierre-Hugues Lacassagne a été englouti.

Lorsque le bâtiment stoppe ses machines, le groupe se masse à la proue où le porte-drapeau érige sa hampe. Le tambour roule, la trompette sonne, jouant l'hymne aux morts. Les uns scrutent l'horizon quand d'autres tentent de sonder les profondeurs sous-marines de leurs regards éteints, avec l'espoir insensé de voir ressurgir l'être cher...

Puis vient le silence tandis que monseigneur Poirier avance d'un pas, missel en main, afin de prononcer une prière. La mer étale clapote doucement contre la coque métallique de l'avisio, seul bruit perceptible en dehors de quelques sanglots et raclements de gorge.

Sa prière s'adresse autant à Pierre-Hugues qu'au reste de la famille, mais aussi à l'ensemble de ceux qui ont péri en mer. Il use des mots

prudence, danger, destin, fatalité, souvenir et recueillement. Puis il bénit une gerbe que deux diacres jettent par-dessus bord. La couronne fleurie flotte. D'ici à quelques jours, elle ira rejoindre son destinataire dans les profondeurs sombres de la mer...

C'est un déchirement pour Lucie de quitter le lieu où s'est noyé son fils aîné : elle comprend soudain que jamais elle ne pourra revoir son petit Pierre-Hugues, que son corps ne lui sera jamais rendu afin qu'elle puisse le pleurer. Elle doit admettre que, souvent, les disparus en mer restent à jamais perdus pour leur famille, échoués sur une côte lointaine et isolée, retenus au fond par des roches acérées ou dévorés par la faune sous-marine...

Quelle horrible vision pour une mère !

Marie-Caroline, sentant son trouble, s'accroche à son bras pour l'aider à descendre du navire.

Émilie, la brave petite, qui a suivi la cérémonie comme un fantôme égaré, donne la main à Charles, son père, son protecteur.

Édouard marche derrière, les mains croisées dans le dos, la mine tendue, comme s'il avait oublié que pour marcher, il suffisait de mettre un pied devant l'autre... puis de recommencer...

Les Playmobil jonchaient le bord de la baignoire. À chaque occasion, on lui offrait de nouveaux personnages, de nouveaux décors, de nouveaux véhicules. On avait remarqué que c'était avec eux qu'elle s'exprimait le plus clairement.

Lilie avait réclamé un bateau et c'est avec cette miniature qu'elle jouait en cette fin d'après-midi, dans son bain.

Sur le petit bateau rouge et blanc, elle avait disposé trois figurines : deux garçons et une fille aux cheveux jaunes.

Le navire de plastique tanguait dans les remous du bain qu'elle entretenait en gigotant vigoureusement les jambes.

– Plouf ! Tombé Péhu !

Le petit Playmobil aux cheveux noirs bascula par-dessus le bastingage et coula à pic, au fond du bain, disparaissant sous le tapis de mousse savonneuse...

Une exposition prolongée dans l'eau

À l'automne 1986, un promeneur parcourant la côte rocheuse des calanques de Cassis à la recherche de délicieux oursins à se mettre sous la dent, fait une macabre découverte...

Les garde-côtes sont alertés et récupèrent, au fond d'une petite crique quasiment inaccessible par la terre, un corps en état de décomposition très avancée. Ils diffusent l'information à l'ensemble des forces de police et de gendarmerie de Provence-Alpes-Côte d'Azur et du Languedoc-Roussillon.

Quand le brigadier-chef Petrucci prend connaissance de la note, il se rend au plus vite à l'Institut médico-légal de Marseille où le cadavre a été déposé. Quelque chose lui dit qu'il tient peut-être là une piste à suivre parmi ses dossiers en souffrance.

Il fonctionne beaucoup au flair, à l'instinct. Ce n'est pas tous les jours qu'un corps est recraché par la mer et il est tout à fait possible que ce corps ait pu voyager des îles de Lérins jusqu'à Cassis, en l'espace de trois mois.

Aussi, le nom des Lacassagne s'allume-t-il dans sa tête. Illico, il s'engouffre dans sa voiture de service, une Renault 11 bleue, et fonce en direction des Bouches-du-Rhône pour prendre connaissance du macchabée.

Le médecin légiste l'accueille avec une décontraction toute professionnelle. Ce n'est pas la première fois que Petrucci se rend dans une morgue : cela ne l'effraie pas. Pourtant, cette fois-ci, le spectacle sera particulièrement pénible, aussi apprécie-t-il que le docteur El Brahmi le mette spontanément en garde :

- Je vous préviens simplement, Chef, c'est assez dégueulasse...
- Merci de l'attention, docteur ! J'ai déjà vu quelques cadavres sur une table de dissection...
- Avez-vous déjà eu affaire à des noyés ?

Petrucci reconnaît que non.

Ils s'approchent de la table sur laquelle on devine un corps enfermé dans une housse blanche estampillée Assistance publique-Hôpitaux de Marseille. El Brahmi prévient :

– Mettez tout de même ce masque. Les noyés dégagent une odeur qui n'est pas propice à la rêverie... Les gaz...

Le gendarme s'exécute docilement.

Quand le légiste dézippe la housse, Petrucci a, bien malgré lui, un mouvement de recul et plisse le nez de dégoût.

– Le corps est tel qu'il a été trouvé, précise El Brahmi.

– C'est normal, cette couleur de peau ?

– Oui, dans notre jargon on appelle ça « tête de nègre », mais c'est moins ragoûtant que la pâtisserie du même nom, plaisante le médecin.

La face du cadavre est en effet noirâtre, bouffie, tuméfiée et son crâne est presque chauve.

– La tonsure que vous remarquez là est typique du noyé de sexe masculin, explique El Brahmi. Dans la première phase d'une noyade, le corps coule et s'échoue au fond de l'eau. Là, l'homme se retrouve en position ventrale, fortement fléchie, les fesses en l'air... Ce qui explique ici les lésions de frottement que vous pouvez observer sur les genoux, le dos des mains, les orteils et le haut du crâne.

– Intéressant, remarque le brigadier en constatant effectivement ce type de lésions sur le corps étendu devant lui. Et les femmes ?

El Brahmi semble ravi de constater que le sujet intéresse le gendarme.

– Tout l'inverse : elles se retrouvent en décubitus dorsal...

– Pardon ?

– Euh... je veux dire : sur le dos, pardonnez mon langage parfois trop technique. Les lésions se retrouvent alors aux talons, aux coudes, sur l'arrière du crâne et sur les fesses. Ce qui nous confirme, s'il en était besoin, que c'est bien un homme que nous avons sous les yeux.

– En effet, pas de doute, c'est bien un homme... bien que fort méconnaissable. Que pouvez-vous m'apprendre d'autre, docteur ? Je vais vous faire une confidence : dès que j'ai reçu l'information de la découverte de ce corps, j'ai songé à l'une de mes affaires. Le fils aîné

des Lacassagne, disparu accidentellement en mer cet été au large des îles de Lérins.

– Ah oui ! J’ai entendu parler de ça. Ça a fait du bruit : c’est bien le fils de ce millionnaire niçois, le promoteur ?

– Oui. Pensez-vous possible que ce corps soit celui de son fils ?

– Techniquement, je dirais que ce n’est pas impossible. Si l’on considère le nombre de semaines écoulées depuis l’accident, ajoutées à d’autres paramètres tels que la distance, les courants sous-marins, les tempêtes éventuelles qui peuvent accélérer le déplacement du noyé... Alors, oui, c’est possible. En tout cas, d’un point de vue médico-légal, l’état du corps présente tous les signes d’une exposition prolongée dans l’eau.

– Trois mois, par exemple ? Vous pouvez dater le moment de la mort ?

– Pas de façon précise, non. Ce que je peux affirmer, en revanche, c’est que ce n’est pas un noyé d’une semaine !

– Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

– Je m’explique : dans l’eau, le cadavre est soumis à deux principaux types de déplacements, horizontaux et verticaux, que l’on peut décomposer en trois étapes. La première : il coule progressivement, jusqu’au fond, car la densité du corps mort, dont les poumons se trouvent vides d’air, est légèrement supérieure à celle de l’eau. Dans le même temps, il peut aussi dériver horizontalement sous la force des marées, des courants, de la navigation...

– Je vous suis. Ensuite ?

– Deuxième étape : il s’immobilise quelque temps au fond, avant de remonter progressivement à la surface.

– C’est la troisième étape ?

– Exactement ! C’est le moment où débute la dénaturation du cadavre sous l’influence des bactéries.

– Des bactéries ? Quelles bactéries ?

– Tout simplement celles qui se trouvent déjà dans l’organisme, notamment celles de la flore intestinale. C’est ni plus ni moins ce qu’on appelle la putréfaction. Celle-ci provoque alors la formation de gaz et

donne au corps une densité spécifique qui le fait flotter et remonter lentement à la surface.

– En combien de temps ?

– Généralement, dans l'eau de mer, dont la densité en sel est importante, il remonte en trois à sept jours, contre vingt à trente jours en eau douce. À partir de là, il va flotter au gré des courants, puis s'échouer, être repêché ou... être déchiqueté par une hélice de bateau...

Petrucci frémit à cette évocation morbide.

– Ce qui n'est pas le cas ici, heureusement...

– Effectivement, hormis la déformation normale de l'abdomen, la coloration noirâtre de la peau et les lésions évoquées, je ne constate aucune autre déchirure notable.

– En conclusion, il pourrait très bien être l'héritier Lacassagne ?

– Potentiellement, rien n'empêche de le penser. Maintenant, pour parvenir à l'identifier plus formellement, d'autres analyses sont possibles. Par exemple, l'étude des dents peut permettre d'estimer son âge.

– De manière précise ?

– Relativement. L'odontologie médico-légale est une science déjà ancienne, qui permet d'estimer à quelques années près l'âge d'un cadavre. Cela dit, dans notre cas, le corps présente tous les signes anthropomorphiques d'un homme jeune, je dirais : vingt-cinq à trente-cinq ans tout au plus.

Petrucci, faisant le tour de la table, scrute plus attentivement le corps, principalement la tenue vestimentaire.

– Les vêtements semblent avoir bien résisté.

L'homme est tombé à l'eau, vêtu d'un short et d'un polo dont la marque se retrouve à hauteur de la poitrine : un petit crocodile bien connu.

– Les textiles résistent beaucoup mieux à l'eau que la peau humaine, en fin de compte...

Soudain, Petrucci saisit un sachet plastique, dans lequel se trouve une montre, puis El Brahmi reprend :

– Elle était accrochée au poignet droit du cadavre. Elle est arrêtée sur une heure quinze.

– Vous croyez que l’heure indiquée peut coïncider avec celle de la noyade ?

– C’est possible... ou pas ! Cette montre est un objet de luxe. Regardez : il s’agit d’une Longines, une marque réputée notamment dans le monde du sport nautique et équestre. Elle doit être waterproof. Voyons voir, parfois c’est indiqué au revers.

El Brahmi extrait la montre de luxe de la poche plastifiée, la retourne, l’approche de la lampe au néon qui pend au-dessus de la table de dissection puis s’exclame :

– Je ne sais pas si elle est waterproof, en revanche, elle porte une gravure qui va vous intéresser...

Il tend la montre à Petrucci. Celui-ci se fige en lisant, puis demande :

– Docteur, est-ce que je peux utiliser votre téléphone ?

Une pure formalité

– Je suis navré de devoir vous infliger cela, Monsieur Lacassagne, dit Petrucci avec déférence en accueillant l’homme d’affaires à l’entrée de l’Institut médico-légal de Marseille.

– Vous avez bien fait de m’appeler, répond Charles avec un air épuisé. D’une certaine façon, je suis soulagé que tout ceci prenne fin. Ces derniers mois ont été tellement éprouvants...

– J’en suis persuadé.

– D’ailleurs, j’ai préféré venir seul, poursuit le millionnaire. Si, comme vous le dites, le spectacle est effrayant, je préfère épargner cela à mes enfants et à mon épouse.

– Le témoignage d’un membre de la famille suffit pour une reconnaissance de corps. D’autant que, vous le constaterez par vous-même, il s’agit d’une pure formalité.

Ils pénètrent dans la chambre climatisée et rejoignent le docteur El Brahmi auprès de la table de dissection.

Une fois les salutations et les condoléances échangées, le gendarme demande :

– Docteur, si vous voulez bien écarter le drap afin que monsieur Lacassagne puisse reconnaître le corps ?

Le légiste s’exécute et Charles se crispe. La scène est épouvantable, à la limite du supportable.

– C’est difficile à dire, soupire l’homme d’affaires. Le visage est si déformé, on reconnaît à peine les traits. En revanche, la taille et la corpulence peuvent correspondre à celles de mon fils.

– Reconnaissez-vous les vêtements ?

– Il me semble en effet l’avoir déjà vu porter ce short et ce polo. Il aimait bien la marque Lacoste...

Petrucci prend des notes.

– Monsieur Lacassagne, votre fils était-il gaucher ?

– Pas du tout, pourquoi ?

– Eh bien, comme je vous le disais par téléphone, et c'est pourquoi j'ai estimé nécessaire de vous faire venir, nous avons également trouvé une montre, accrochée à son poignet droit, ce qui me fait dire qu'il était gaucher.

– C'est curieux que vous remarquiez cela, Monsieur l'agent. Pierre-Hugues était bien droitier, mais il accrochait sa montre à son poignet droit, à l'encontre des habitudes. C'était sa petite lubie. Je peux la voir ?

– Bien sûr, la voici.

Charles la prend dans ses mains, la retourne et lit :

– P.H.L 1980... C'est bien sa montre. Je la lui avais offerte pour ses vingt ans...

Mourir fâché, c'est mourir deux fois

Enfin, le corps de l'être cher leur est rendu : le deuil peut maintenant se faire. On transporte la dépouille de Pierre-Hugues Lacassagne jusqu'au cimetière du petit village de Gorbio, dans lequel reposent déjà les aïeux de la branche paternelle. C'est un petit cimetière à flanc de colline, avec de hauts murs de pierre blanche, encadré de cyprès. Typiquement méditerranéen.

Tout le gratin niçois est venu épauler les membres de cette famille influente, ou simplement se montrer car c'est un événement dont il faut être. On en causera encore dans quelques années, dans les chaumières ou les dîners mondains. On dira « j'y étais » avec un air à la fois compassé et fier... Tout est réuni pour figurer en bonne place dans les gazettes locales : un tragique accident touchant une famille riche et célèbre.

Il n'y a, bien entendu, pas eu de présentation du corps ni de mise en bière publique : le spectacle aurait été bien trop effrayant ! Le corps a voyagé de l'Institut médico-légal de Marseille jusqu'à la sépulture de Gorbio dans un cercueil riveté par la gendarmerie.

À présent, quatre employés des pompes funèbres le descendent avec précaution dans la fosse à l'aide de cordes sous les regards éplorés de la famille, rassemblée au bord du trou.

C'est un spectacle très difficile pour la petite Émilie, mais Charles a tenu à ce qu'elle y assiste, malgré son âge et son état, afin qu'elle puisse en saisir un jour la portée : si ce n'est maintenant, du moins d'ici à quelques années. Qu'elle puisse comprendre que son frère, le plus grand, celui qu'elle chérissait le plus, ne sera plus jamais là pour jouer avec elle...

De grosses larmes plein ses yeux bridés et de la morve au nez, elle renifle bruyamment, donnant la main à Brigitte, la nurse, qui tient de l'autre main son fils, Simon, du même âge qu'Émilie.

À sa gauche se tient sa mère, Lucie, effondrée de douleur. Elle perd là le premier de ses fils. Sa peine lui vient tout autant de cette disparition que du souvenir déchirant des dernières semaines partagées. Ces semaines qu'à présent elle souhaiterait pouvoir changer... Ah ! combien elle regrette de s'être ainsi brouillée avec Pierre-Hugues, de ne pas avoir essayé de le comprendre... On ne devrait jamais se quitter fâché... Mais la mort ne prend pas rendez-vous : elle nous frappe à tout moment, nous vole un être cher, sans se soucier de savoir si nous avons eu le temps et le courage d'enterrer la hache de guerre...

Mourir fâché c'est mourir deux fois... Lucie vacille sous le poids du remords et du chagrin.

Charles sent le trouble de son épouse et la serre contre lui, enroulant son bras protecteur autour de ses frêles épaules. Ce petit bout de femme qui semble deux fois plus petite que lui, qu'il appelle avec humour « ma moitié de moitié » ou « mon quart ». Enfin, cela fait bien longtemps qu'il ne lui a pas donné ce surnom, à vrai dire... Depuis qu'ils ont décidé de faire chambre à part. Oh ! ce n'est pas par manque d'amour qu'ils ne dorment plus ensemble, plutôt par commodité. Et puis, ainsi, Lucie se trouve tout près de Lilie, dont le sommeil est souvent agité.

Charles s'évade un instant du moment présent, cherchant à se souvenir de la dernière fois qu'il l'a appelée « mon quart ». De fil en aiguille, remontant la grande échelle du temps, il se surprend à repenser à la genèse de leur histoire d'amour. Ironie du sort, ils s'étaient rencontrés à quelques dizaines de mètres de ce cimetière blanc de Gorbio, sur la place du village. Il se souvient parfaitement de la date, c'était en mai 1958 : le Grand Charles, le Général, venait d'être rappelé à la barre de la France...

*

Gorbio, le 28 mai 1958

Le jeune Charles Lacassagne, vingt ans à peine, un grand gaillard au corps sec et néanmoins musculeux, s'est proposé pour aider à monter le chapiteau du cirque Sganarelli qui vient de garer ses roulottes dans la

modeste localité de l'arrière-pays niçois. C'est l'époque des cirques italiens ambulants qui sillonnent le midi de la France : des jongleurs, des clowns, des trapézistes, des dresseurs de chiens et de chèvres et puis... une écuyère...

Le soleil tape déjà fort en cette saison sur les flancs de la colline asséchée. La nature a soif et les hommes qui assemblent les barres métalliques et les toiles du chapiteau, torse nu, boiraient bien eux aussi un petit verre. On commence à entendre :

– *La stanchezça comincia a farsi sentire...*

– *E anche la sete !*

Charles ne compte pas sa peine et transpire à grosses gouttes, la sueur luisant dans son dos, sur ses muscles bandés.

– Vous devriez vous désaltérer... susurre une petite voix chantante derrière lui. Et mettre un chapeau, sans quoi vous attraperez une insolation.

Il lâche la barre qu'il s'appêtait à assembler, se retourne et tombe nez à nez avec une petite brune d'à peine un mètre cinquante, toute svelte : un brin de femme qui ne doit pas même avoir dix-huit ans.

– Merci, dit-il avec un large sourire.

Il boit, à la gourde qu'elle lui tend, une longue gorgée d'eau bien fraîche, s'essuie les lèvres avec son avant-bras et dit :

– C'est très gentil à vous.

La jeune fille lui renvoie son sourire et demande :

– Comment vous appelez-vous ? Vous êtes d'ici ?

– Charles. Je suis du village, oui. C'est le berceau de mes aïeux. Et vous ?

– Moi ? Non, je ne suis pas d'ici ! plaisante-t-elle.

Un petit rire timide émane de sa gorge tandis qu'elle reprend :

– Je m'appelle Lucia... Lucia, en vérité, je suis née en Italie.

– C'est joli comme prénom.

– Merci. Ça veut dire lumière.

– C'est pour cela que votre regard est si lumineux ?

Lucie détourne, confuse, ses yeux noirs.

– Oh... vous me gênez, dit-elle. Allez, je vous laisse travailler, c'est si gentil à vous d'aider.

Puis elle tourne les talons, la gourde battant contre sa hanche.

– Attendez ! lui crie Charles, surpris de la voir s'éloigner ainsi. Je ne voulais pas vous... Enfin, je veux dire... si j'ai été maladroit...

Lucie rit :

– Je n'ai pas dit ça...

– Est-ce qu'on va se revoir ?

– Peut-être...

– Quand ?

– Très bientôt !

Quelques heures plus tard, Charles est assis au dernier rang des gradins qu'il a aidé à monter dans l'après-midi. Le cirque est un spectacle populaire en 1958 et toutes les places ont été vendues. Elles ont été offertes à ceux qui ont donné un coup de main. Charles n'aurait raté pour rien au monde ce divertissement, malgré son père qui trouve cela trop populaire, justement.

Le spectacle a déjà débuté depuis un bon moment. Les enfants ont ri aux pitreries des clowns, admiré le ballet des petites chèvres savantes et tremblé aux acrobaties aériennes du trapéziste qui voltigeait sans filet.

Tout à coup, Charles se fige : tandis que roule la musique, un superbe cheval bai entre en piste, portant sur son dos, debout, les bras en croix, un tout petit bout de femme d'un mètre cinquante aux yeux sombres et au sourire éclatant. Il ne la quittera pas des yeux durant tout le numéro, le cœur battant à chacune de ses acrobaties. Lorsqu'au dernier tour de piste l'écuyère lui adresse un petit signe discret de la main, il se dit que ce doit être le fruit de son imagination.

*

Pourtant, le lendemain, il l'invitait à prendre une orangeade sur la terrasse du café du village, songe Charles en resserrant son étreinte autour des épaules d'une Lucie explorée et tremblante, au bord de la tombe où l'on descend le corps de leur fils aîné.

C'était le début d'une longue et belle histoire d'amour.

C'était il y a vingt-huit ans, c'était le printemps. Il faisait beau et déjà chaud. On transpirait d'aise.

À présent, c'est l'automne, le vent souffle, on frissonne.

Deux cents mètres et près de trois décennies séparent ces deux moments de vie. Mais un abîme s'est ouvert et ne se refermera pas avant bien longtemps...

Le cercueil heurte le fond de la sépulture, on déroule toute la liturgie, procède aux condoléances, puis chacun s'en va cultiver son petit lopin de vie... Ainsi que les Lacassagne, dans leur grande maison familiale, dans laquelle une certaine voix ne résonnera jamais plus...